

**DENIS VOIGNIER**

**LA RANÇON DU CROISÉ**

extrait chap. 1, 2 et 3

# 1

François avait hâte de rentrer. Cette semaine qui semblait ne plus vouloir finir. D'interros en travaux pratiques en passant par les cours à rattraper et les épreuves en EPS, il avait bien mérité son week-end. Cependant, son père n'avait pu venir le chercher à Lunéville comme à l'accoutumée car les labours avaient pris du retard en raison du mauvais temps.

Aussi, c'est la tête appuyée contre la vitre humide du car de ramassage, que François regardait défiler la campagne grise. Une fine bruine comme il n'en existe qu'en novembre arrosait avec persistance la région de la Vezouze. Depuis Lunéville, les villages traversés étaient tous aussi déserts les uns que les autres, les habitants, résignés, préférant sans doute rester au chaud dans leurs maisons, à l'abri de cette humidité qui pénétrait les os.

Enfin, les premières maisons de Cirey apparurent, après le carrefour de Haute-Seille et François commença à se réjouir. Bien sûr, il savait que le

travail l'attendait à la ferme de ses parents, mais cela lui ferait du bien de se changer les idées. Et puis, il trouverait certainement un moment pour faire son escapade traditionnelle en forêt à la recherche minutieuse des vieilles pierres dont il faisait collection.

Le bus fit une halte sur la grand-place et trois passagers descendirent, les bras chargés de paquets qu'ils ramenaient de la ville. François se retrouva seul dans le bus. Le chauffeur démarra dans un grincement de pignons, faisant crier la boîte de vitesse du car qui avait déjà pas mal roulé sa bosse.

— Allez François, cria le chauffeur pour dominer le vacarme du moteur, t'es le dernier ! Pour moi ça ira aussi. Je gare le bus au Val et hop, repos. Avec ce sale temps !

Le père Denis était un rondouillard jovial qui menait son bus depuis plus de trente ans. La ligne le Val-Lunéville, il la connaissait plus que par cœur. Il aurait fait le trajet les yeux fermés, mais fort heureusement, il ne s'y était jamais risqué. Il

conduisait prudemment sans pour autant lambiner sur la route. Les horaires étaient respectés et les voyageurs, qui le connaissaient bien, l'appréciaient énormément. Mais le père Denis allait bientôt prendre sa retraite pour profiter d'un repos bien mérité.

— Nous y voilà, dit encore le chauffeur, alors que le car, ayant emprunté la route « du haut », s'approchait de la ferme des Quatre Vents. On se retrouve lundi, comme d'habitude.

Puis, d'une voix plus sérieuse, il reprit :

— En voilà du ramdam par ici ! Regarde un peu devant.

François, qui était assis vers l'arrière, prit son sac de toile, fort lourd au demeurant, se leva du siège de skaï et s'avança vers l'avant du bus. Le chauffeur, de son bras tendu, lui désignait, à travers le pare-brise, des lumières bleutées et orange qui clignotaient vers l'entrée de Val-et-Châtillon. Les voitures regagnaient Cirey-sur-Vezouze.

— Un accident, peut-être ? suggéra François.

— P'têt bien. J'en saurai plus en descendant. C'est rare autant de véhicules de secours et de police, ça doit être sérieux.

Les freins se mirent à gémir, rappelant à François qu'il était arrivé. Il gagna la porte qui s'ouvrit dans un chuintement pneumatique et sauta le marchepied.

— Bonsoir Père Denis, à lundi !

— Salut fiston. Fais pas trop de rodéo avec le tracteur. Ah ! Ah !

François regarda le bus s'éloigner, crachant par l'arrière des volutes bleutées qui auraient fait bondir d'effroi le préposé au contrôle technique.

François ne s'éternisa pas longtemps à la ferme. Son père, comme il s'en doutait, était dans les champs, vers les Baulottes, en train de retourner la terre. Sa mère était « aux lapins », nettoyant les clapiers et apportant aux animaux leur ration quotidienne de foin. Il déposa rapidement ses affaires sur la table de la salle à manger, dénicha une demi-plaque de chocolat dans le buffet et fila vers la remise où l'attendait son bon vieux vélo. Une petite

escapade vers le Val s'imposait. Il y rencontrerait bien quelques copains qui pourraient l'informer sur les derniers événements qui avaient déplacé autant de véhicules de police. Et puis, en se débrouillant bien, il serait de retour dans une heure, tout au plus, pour la traite des vaches. Il enfourcha sa monture et se laissa glisser vers le Rayeterre.

## 2

Il avait rapidement rejoint le centre du village. Une animation inhabituelle régnait sur la petite place de la salle des fêtes et malgré la pluie fine mais persistante, les gens ne semblaient pas décidés à quitter les lieux. François posa son vélo contre l'unique platane de la placette et s'approcha de l'attroupement.

— Puisque j'vous dis que c'est encore un coup des gars de Badon ! tentait d'expliquer le père Jacquot à un groupe peu convaincu.

— Non, non, répondit la Louissette, la tête garnie de bigoudis, preuve qu'elle avait dû quitter précipitamment sa maison qui se trouvait juste en face. Les gars de Badon, sont c'qui sont mais y fraient pas des trucs comme ça.

— Elle a raison la Louissette, intervint Pierrot, c'est un truc de gros poissons ça. Des commandos, quelque chose dans le genre.

François repéra son copain Bruno qui tendait

l'oreille à tous ces propos aussi divers que surprenants.

— Hep ! Bruno !

— Ah ! Salut François. Tu es venu aux nouvelles. Quelle histoire ! Du jamais vu !

— Si tu voulais bien me mettre au courant...

Bruno, un rondouillard plutôt jovial qui n'avait pas sa langue dans sa poche, entraîna son copain à l'écart du groupe.

— Des gars de l'ONF<sup>1</sup> et de la DDE<sup>2</sup> ont été sérieusement agressés cet après-midi, entre Machet et le Marquis.

— Comment ça agressés ?

— La police n'en a pas trop dit, mais on pense que les gars auraient été pris pour cible par un rôdeur qui a blessé l'un deux avec un fusil gros calibre.

— En effet, c'est assez grave. Que voulait le rôdeur ?

---

1 Office National des Forêts

2 Direction Départementale de l'Équipement



— On n'en sait encore rien. Peut-être a-t-il été dérangé ou peut-être a-t-il tendu une embuscade.

— Et le blessé ?

— Il s'en tirera. Le coup de fusil l'a atteint à la cuisse. Il est hors de danger, du moins d'après les dires des ambulanciers.

À cet instant, une R4 couleur rouille, dans un bruit de tôles disjointes, vint se garer le long du trottoir, à quelques mètres du groupe. Une haute silhouette s'extirpa du véhicule et chacun put reconnaître Serge Maillet, le correspondant du secteur pour l'Est Républicain. Les discussions s'évanouirent, chacun comprenant bien que toutes les suppositions émises jusqu'à présent laisseraient aisément la place aux nouvelles que le journaliste devait posséder. Les regards se firent alors interrogateurs, les oreilles se tendirent, les bouches se fermèrent. Une lueur d'amusement passa dans les yeux de Serge qui attendit quelques secondes pour encore mieux savourer cet effet de surprise.

— C'est bon, le gars de l'ONF s'en tirera, c'est

confirmé.

Un soupir sincère de soulagement s'éleva.

— Les deux gars qui sont indemnes ont essayé de relater les faits. Ça n'a pas été facile car l'agresseur, je dis bien l'agresseur, car ils sont formels, il n'y en avait qu'un, les a pris par surprise, leur enfilant une cagoule sur le visage. Peut-être le blessé l'a-t-il aperçu, mais il était un peu loin, ce qui explique que la balle ne l'ait pas atteint en une zone vitale.

— Qu'ont-ils dit ? demanda Josette, la gérante de la « Bleue », la seule épicerie qui était encore ouverte au Val.

— Je ne sais pas grand-chose, en fait. Les gendarmes m'ont tenu relativement à l'écart. Apparemment, le gars les a agressés pour leur dérober du matériel : radio du véhicule, micro, haut-parleur, caisse à outils, et surtout, tenez-vous bien, des pains de dynamite que les employés devaient utiliser pour faire péter un bloc de roche qui menaçait la route.

— Un « oh! » collectif s'éleva.

— Quand je vous disais que c'était des commandos, reprit Pierrot, tout fier de ce qu'il avait supposé auparavant.

— Un commando, rectifia, Louissette.

— En tout cas, on a un gars qui se balade dans la nature avec du plastic et un fusil ! ajouta Josette, peu rassurée.

— C'est juste, reprit alors le journaliste. Les gendarmes ont quadrillé le secteur, il y en a encore une escouade là-bas, d'ailleurs, et jusqu'à présent, rien, volatilisé le gars, disparu. Avec tout ce matériel pourtant, il ne doit pas se déplacer incognito.

Le silence retomba. On n'en saurait pas plus ce soir. La nuit n'allait pas tarder à tomber et François devait remonter chez lui pour la traite des vaches.

— Écoute Bruno, je dois remonter. On en reparlera demain. Peut-être que d'ici là l'agresseur aura été appréhendé et que toute la lumière sera faite.

— Peut-être bien. Mais demain, je ne suis pas là. Je vais à Sarrebourg avec mes parents. Les courses,

les inévitables courses du samedi.

— Tu n'y vas quand même pas contraint et forcé ?

— Non, je change mon baladeur, on m'a chipé le mien en gym, au lycée. Si je tenais celui qui...

— Salut Bruno, à une prochaine.

François récupéra son vélo, salua la foule qui le connaissait bien et reprit le chemin de la ferme des Quatre Vents. La grand' rue était parfaitement plane et horizontale, jusqu'à la grimpette du Rayeterre qui saurait lui rappeler les dures lois de la pesanteur. Mais les jeunes jambes musclées du garçon en avaient vu bien d'autres et il grimpa la côte allégrement, forçant même l'allure car le travail l'attendait.

### 3

La colonne s'étirait sur plus de cinquante toises<sup>3</sup>, et les premiers cavaliers atteignaient déjà la lisière que les derniers étaient encore en plein sous-bois. Les armures étincelaient dans les rais de lumière qui jouaient à travers les branches des hautes futaies. Le cliquetis des armes qui cognaient contre les cuissardes métalliques emplissait la forêt et la troupe ne risquait pas de passer inaperçue. Mais ce n'était pas là son objectif. Bien au contraire. Des ordres clairs et précis avaient été donnés : sécuriser le secteur. Se faire remarquer, signaler sa présence, dissuader les rôdeurs et autres bandes de malveillants de s'installer dans les forêts avoisinantes. Le convoi arriverait dans quelques jours et il fallait en protéger la cargaison.

L'homme de tête, un colosse dont les longs cheveux roux dépassaient du casque, leva le bras gauche pour intimer l'ordre de stopper. Pendant,

---

3 Environ 150 mètres

quelques instants, il observa les alentours, examinant les talus, les roches accrochées aux pentes, les bosquets d'arbres, les souches et les troncs. Il savait de par sa longue expérience de soldat que chaque profil du terrain pouvait se révéler un instrument de mort, l'élément d'un piège ou d'un traquenard. Ici des blocs de grès que l'on pouvait basculer sur une troupe, là une crête échancrée et touffue qui pouvait abriter d'habiles archers, plus loin encore, des fougères serrées d'où des hommes couchés, poignard en main pouvaient fondre prestement. Il se tourna vers son second, lui désignant la crête en question.

— Harold, il faudra mettre nos gens par ici. Si je devais tenter quelque chose, je choisirais ce versant sud.

— Oui, Messire Aubin, nous y placerons des archers.

— Que voyez-vous là-bas, Harold, au détour de notre chemin ?

— Un sapin, Messire, un grand sapin, bien plus élevé que les autres.

— Mais encore ?

— Je ne comprends pas Messire. Seul ce sapin...

— Très juste, Harold, seul ce sapin, de part sa haute taille attire vos regards et vous en oubliez ce boqueteau de jeunes chênes, un peu plus à gauche. Ses branches solides et son feuillage touffu sont une aubaine pour des tireurs habiles. Il faudra aussi l'investir.

— Bien Messire, nous y veillerons.

Un nouveau geste du bras et la troupe se remet en branle. Le cliquetis régulier des armes se fit à nouveau entendre à la cadence du pas des chevaux qui soulevaient une poussière rougeâtre. Les hommes se balançaient au rythme des montures et semblaient souffrir de la chaleur. Depuis le matin que cette inspection durait, ils avaient grande hâte de rejoindre le château. Un repos bien mérité serait le bienvenu sans oublier les pintes de vin frais qui viendraient fort à propos nettoyer les gosiers asséchés par cette maudite poussière.

La déflagration fut terrible. On eût dit que le sol

s'ouvrait et que la forêt tout entière vomissait des torrents de feu. Des blocs entiers de roches dévalaient les pentes, broyant les bêtes et les hommes. Les flammes s'étaient rapidement propagées aux herbes sèches des talus et les chevaux rescapés, prenant peur, jetèrent bas leurs cavaliers et s'enfuirent sans demander leur reste. Des arbres, soufflés par l'explosion, s'étaient également abattus sur la troupe et il ne resta bientôt plus qu'une poignée d'hommes valides qui ne purent que constater les dégâts. L'homme de tête, épargné car en avant du groupe et hors d'atteinte des rochers, rassembla rapidement les quelques hommes rescapés.

— Que se passe-t-il, Messire ?

— Ma foi, je n'en sais rien, Benoît, je n'ai jamais rien vu de tel. Comme si le feu de la terre nous avait tendu un piège.

— Ne restons pas là, Messire, cela n'est pas prudent.

— Au diable la couardise ! Maxence ! Gagnez



plutôt l'abbaye pour quérir du renfort. Ramenez hommes et charrettes afin de pouvoir emporter les blessés et les soigner en toute hâte.

— Bien Messire, je fais au plus vite.

Le dénommé Maxence, piquant des deux, ne se fit pas prier et disparut rapidement après le virage. Aubin désigna les blessés, coincés sous les chevaux et gémissant de même que les animaux.

— Aidons-les à se dégager.

Les hommes mirent pied-à-terre pour porter secours à leurs camarades.

Plus haut, derrière la ligne échancrée du versant sud, un homme, couché dans les fougères, observait la scène. Un sourire énigmatique illuminait son visage émacié tandis que ses yeux brillaient d'un plaisir à peine retenu. Il souleva sa grande carcasse squelettique et se recula vers une ligne de mélèzes. Se baissant, il tira sur un câble qui passait à ses pieds, enroula le fil autour de son bras et ramena vers lui un boîtier qui ressemblait fort à un détonateur. Il se tourna vers les trois malandrins qui

guettaient dans l'ombre des arbres.

— Je vous l'avais bien dit, expliqua l'homme, ce sera un jeu d'enfant. Ce petit essai est concluant. Je compte sur vous pour la suite des événements.

— Oui, Messire.

— Vous avez bien compris ce qu'il vous reste à faire ?

Les trois ombres hochèrent la tête d'un commun accord.

— Alors séparons-nous maintenant. Retrouvons-nous comme convenu. Je vous recommande la plus grande discrétion, bien entendu.

Les ombres s'éclipsèrent en silence, se coulant dans le sous-bois. L'homme n'avait pas totalement confiance en ces êtres voraces et cupides. Après l'opération, il se chargerait de les faire disparaître.

Il eut un sourire et caressa du bout des doigts la petite masse gélatineuse qui se trouvait au fond de sa poche.